

72: Pour comprendre le Tibet, aujourd'hui

Le courrier de Cassandre n°72 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 05.05.08 par les cafés-géo.

Cagliari, Sardaigne, samedi soir, le 26 avril, une atmosphère tendre, un léger souffle, zéphyr et non pas bise, le ciel du couchant clair sous un dais de nuages même pas impressionnants : juste pour faire croire qu'ils pourraient se muer en orage, mais ils n'en ont pas envie. La lagune et ses marais salants scintillent au pied des montagnes, la ville est lumière douce vue depuis l'esplanade de la citadelle aragonaise et catalane qui domine l'espace jusqu'au port. Le regard s'étend loin, sur plus d'un demi-cercle. Il suffirait de se déplacer le long des remparts de ce Potala miniature pour percevoir l'autre moitié du panorama. L'ensemble est à la fois paisible et glorieux, exalté par l'électricité. Que ferait-on si elle venait à manquer ? Retour aux photos jaunies du centre ville où l'on s'émerveillait de l'éclairage au gaz ? Retour à l'époque où personne, sauf nécessité, n'aurait osé affronter la nuit sans escorte, derrière un lumignon tremblant fait de suif et d'une mèche ?

Un pays, un territoire, une société : ce n'est jamais plus qu'un moment dans une histoire. Encore faut-il ne pas se tromper d'époque. Évariste Huc, 1846 ; Dutreuil de Rhins, 1894 ; Francis Younghusband et le protectorat britannique, 1904 ; Alexandra David-Néel, 1924 ; le chemin de fer de Lhasa, 2007.

Le bastion Saint-Rémi, dans la vieille ville, est devenu un lieu de fouilles archéologiques, tout en dégagements et mises en valeur qui font plonger l'imagination jusqu'au milieu du seizième siècle, quand la forteresse fut érigée sur la colline, juste au-dessus des quartiers pauvres et du théâtre romain. En haut, aujourd'hui, de vastes terrasses sont occupées par des cafés et, la nuit, par des bandes de jeunes qui aiment le lieu à la fois pour son isolement et pour la facilité avec laquelle, en dévalant quelques volées de marches, ils se retrouvent en bas, là où les restaurants abondent ainsi que ce qu'on pourrait appeler, ici comme ailleurs, la ville des plaisirs. Juste à l'interface des murailles arides et du fouillis des maisons du dix-huitième siècle, avec leurs églises baroques illuminées comme dans un Noël permanent, l'*Antico caffè* est un lieu qu'aiment le samedi soir, « jour de sortie », les couples temporaires ou les groupes d'amis venus soit de la *via Mannu*, qu'il faut gravir à pied, soit de l'avenue Carlo Felice, centre du centre de la ville.

On voit dans le *Caffè* de vieilles photographies au sépia délavé, datant presque, dirait-on, de l'époque des daguerréotypes. Le cadre est sympathique, ordinaire. Il est en plus à la mode. On entre, on goûte la chantilly d'une glace, si l'on désire un dessert, ou à un campari avec ses olives, toujours accompagné de *bruschetta*, tranche de pain grillée, frottée à l'ail et imbibée d'huile d'olive, couverte de tomates et de poivrons grillés, si l'on s'en tient à l'apéritif. Pour qui pense y dîner d'un simple plat de *fregola* - semoule grossière (et non *fragola*, fraise) - aux moules énormes, accompagné d'un *cannonau* (grenache) presque aussi riche et noir que le *sangre de toro* catalan (grenache, carignan et syrah mêlés), ce lieu de passage est un délice. À propos, depuis l'empereur Auguste, ces vins sont-ils d'origine sarde, puis transférés en Aragon et en France du Sud ? Ou bien d'origine catalane, transportés tardivement en Sardaigne à la faveur de la colonisation ?

***Mais où est donc le Tibet, dans tout cela ? Pas si loin qu'il y paraît, quand on sait lire.
Patienza !***

Le défilé des élégantes ferait tourner la tête à plus d'un.

Celle-ci, tout de noir vêtue au-dessus de la taille, sur un jean moulant, porte un mini cache-cœur qui ne couvre que les épaules. Le dos est protégé d'une résille transparente laissant voir les attaches du soutien-gorge, qui rejoint sous les aisselles un devant tout scintillant de paillettes aux reflets multicolores. Le décolleté est si large, profond et abondant que l'on peut imaginer un instant pourquoi, dans d'autres pays, certains attardés s'accrochent à l'usage de la *burqa*.

Celle-là, à peine plus discrète, gaine d'un strict pantalon noir une silhouette alléchante qui touche le sol par des escarpins si longs et si pointus qu'ils évoquent le supplice du pal. Les autres à l'avenant, vertige de chairs soigneusement mal dissimulées. Même les serveuses, sur le mode mineur, font pendant aux clientes. Certaines, droit sorties d'un tableau de Frans Hals, faute d'avoir la carnation vaporeuse des chairs blondes et le regard filtrant des femmes de Renoir, pourraient donner des idées à un carme, voire à Gandhi du temps où il dormait chaque nuit tranquille au flanc de sa nièce.

Un pays, un territoire, une société : ce n'est jamais plus qu'un espace pris dans des réseaux d'intérêts contradictoires et de visions politiques opposées : on ne s'en évade jamais, même par la méditation.

Sant'Efisio est dans toutes les conversations. Il aurait, dit-on, sauvé la ville en exauçant, en juillet 1652, des prières opportunes lors d'une peste apportée dans le port d'Alghero, au nord-ouest de l'île, par un navire marchand espagnol. Dans la seule ville de Cagliari, la peste aurait tué une dizaine de milliers de fois. Une procession a eu lieu en l'honneur de cet intercesseur et pour la 352^e année depuis 1657 sans la moindre interruption (sauf en 1917) ou report (du 1^{er} mai au 16 juin 1792). Cette année-là, le débarquement manqué de la flotte française de l'amiral Truguet (où se serait trouvé, dit-on abusivement en Sardaigne, le jeune officier Bonaparte, mais Truguet n'a fait sa cour en Corse à sa sœur Élisa qu'en revenant de Sardaigne !) avait repoussé de quelques jours le défilé. Celui du premier mai 2008 a été constitué de quarante *traccas*, chars à bœufs, jadis un par village du Campidano, aussi décorés que les chameaux du festival de Pushkar, au Rajasthan, mais d'une autre manière. En habit traditionnel, généralement noir à pantalon bouffant blanc et bottes, un piqueur touche les bœufs, assis à côté de la plus belle fille du village - si elle n'est pas belle, c'est que l'homme le plus riche du coin a réussi à faire paraître sa propre fille à marier. Tout Cagliari se presse aux offices et même à la procession, intégristes catholiques évidemment, curieux en abondance et même quelques mécréants.

Une ville, un peuple, un État sont faits d'identités et de temporalités, comme on dit aujourd'hui. Il n'en existe et n'en a jamais existé sans qu'elles ne s'entrechoquent.

On se prend à rêver d'une rencontre fortuite entre les jeunes filles en coiffe de tulle de coton, bustier de velours de soie brodée sur chemise de lin, corset à fermoirs damasquinés ou niellés, écharpe de laine blanche, jupes et corsages de satin bariolé, bijoux anciens en or jaune ou filigrane d'argent, avec leurs contemporaines de l'*Antico Caffè*, dont les grands-mères, qui étaient peut-être sœurs, dansaient ensemble cette sorte de branle qu'est la danse sarde, piétinement continu aux pas savants qui s'exécute face au public, jadis en rond. Une danse où

l'on bouge à peine, en avançant de trois pas et en reculant d'autant, hommes et femmes épaule contre épaule et se tenant par la main, buste rigide, tête droite sans un sourire, le corps entier vêtu de noir jusqu'aux chevilles et, pour les filles, le foulard strictement noué au menton. Danse propitiatoire devenue folklorique, répétitive et lancinante, héritée d'on ne sait quand. Danse sévère de rituel maintenu, grand moment d'agrégation sociale. Danse grave, qui inspire le respect, à mille lieues du tourbillon des jupons de la danse ukrainienne, parmi d'autres. Ou bien du french cancan.

Mais où est donc le Tibet là-dedans ? Il est partout. Aspetta !

L'histoire de Sant'Ef시오 mérite d'être contée, car on y retrouve toute la Méditerranée, au moins la moitié du Proche-Orient et peut-être, par des similitudes, bien plus loin au-delà. Fils d'un père chrétien d'Orient, né à Elia Capitolina, que l'on appelle aujourd'hui Efes en turc et Éphèse en français (d'où Ef시오), bientôt orphelin, il fut élevé par sa mère Alexandra dans le paganisme le plus total, puisqu'elle appartenait à une famille aristocratique de la cour d'Antioche, la capitale somptueuse sur les bords de l'Oronte, en Syrie aujourd'hui, qu'avait fait construire l'empereur romain Dioclétien, aux alentours de 250 de notre ère. Devenu adulte, Ef시오 s'engagea naturellement dans la garde prétorienne, devint officier et fut envoyé dans la péninsule italienne pour extirper les croyances chrétiennes qui commençaient à pervertir les esprits. Il s'agissait, disent les textes actuels, de mater ces chrétiens, ennemis de l'État et contempteurs de la loi au nom de la foi. Manque le séparatisme, sinon on y serait (au Tibet). On raconte qu'à Brindisi ou à Naples (l'histoire reste souvent à préciser), sur le point de s'embarquer vers la Sardaigne à pacifier, il lui arriva une aventure semblable à celle de Paul de Tarse : le Christ lui apparut au moment où, dans sa main droite, celle qui tient l'épée, s'inscrivait une croix de sang dont il porta le stigmaté jusqu'à sa mort. Il en devint chrétien sur-le-champ et se fit baptiser à Gaète. Un peu d'invention hagiographique est toujours seyante...

La suite est prévisible. Nommé à Tharros, l'ancienne capitale punique et carthaginoise, on lui donna peu après le commandement militaire de Nora, le grand port de l'île à l'époque romaine, une ruine aujourd'hui (*Ô tempora, ô mores !*). Sommé d'abjurer par le gouverneur Iulio (ou Giulsio) installé à Caralis (Cagliari aujourd'hui, pour ne pas mentionner les noms grec, sarde, pisan, aragonais puis catalan de la ville), il refusa. Sa mère Alexandra, à la cour, parvint à lui éviter la mise à mort, mais ni la flagellation, ni la bastonnade, ni la scarification aux tisons ardents ne le firent renoncer (nous voici de retour au Tibet). Devant son obstination, le nouveau gouverneur Flavien fut contraint de le condamner au bûcher, pour l'exemple. Les flammes auraient refusé de l'atteindre, selon la version d'apologétique catholique. Flavien aurait donc été contraint de le faire décapiter au sabre, le 15 janvier 286 (ou 303, selon les versions) sur la plage de Nora. Dès lors, la réputation d'Ef시오 resta vivace en Sardaigne du Sud, même lorsque l'île devint en 1089 propriété des moines de l'abbaye Saint-Victor de Marseille, puis lorsque les razzias des pirates maghrébins (les « Barbaresques ») décidèrent les nouveaux maîtres pisans de l'île à transporter les reliques sur le continent, à Pise, avant de les rapatrier en 1597. C'est donc sur un *cocchio* (char à bœufs), dans un catafalque baroque daté du XVIIe siècle, que le *simulacro* du saint est promené chaque année au cours de la *sagra* (fête populaire traditionnelle).

Le lecteur parvenu jusqu'ici aura compris où Cassandre veut en venir. Ville, peuple, État, il s'agit toujours d'un mélange - pacifique ou détonant selon les temps - d'individus en partance vers leur fin et qui, pour autant qu'ils le peuvent, cherchent à assouvir leur

jouissance narcissique de mille manières différentes, dont font partie le militantisme et le sybaritisme, parmi d'autres.

Le premier mai, dans toute l'Italie, les ouvriers et assimilés tiennent à honorer la fête du Travail. À Cagliari, c'est carrément impossible. Il faut attendre la journée du 2 pour que des grévistes, soutenus par la CGIL (*Confederazione generale italiana del lavoro*) puissent siffler les patrons récalcitrants devant le siège du *municipio* ou brandir des banderoles. Banderoles ? Oui, on connaît. Et parfois tenter d'organiser un défilé tout rouge dans le centre ville. La veille, premier mai, la foule, les édiles, les carabinieri, le clergé et même certains commerçants sont trop occupés à couvrir de pétales de roses le parcours de la procession qui mettra trois jours pour atteindre Nora, à trente kilomètres de là. Le cortège de chars à bœufs, certains à roues pleines (!), est précédé de diverses autorités et notamment de l'*Alter Nos*, un cavalier tout de noir vêtu porteur d'un médaillon en or massif, la Toison donnée à la ville en 1679 par Charles II, roi d'Aragon et maître de la Sardaigne. L'*Alter Nos*, qui représente le pouvoir, quel qu'il soit, porte aujourd'hui en sautoir une écharpe aux couleurs de l'Italie. Le *simulacro* baroque d'Efisio, dont le visage de centurion romain porte, depuis l'époque de la colonisation catalane, moustache mutine sur la lèvre et mouche coquine au-dessous, traverse l'ensemble des quartiers anciens de la ville avant de prendre le chemin de la plage. Les pêcheurs de San Giorgio, aux maisons héritées des siècles précédents, lui font fête pour la première nuit. La deuxième se passe à Sarroch, où les pèlerins font semblant de ne pas voir l'énorme (pour la Sardaigne) raffinerie de pétrole de l'ENI. Entre temps, toujours précédé de joueurs de *launeddas* (voir lettre de Cassandre n° 64) et après deux haltes faites dans les maisons (*villae*) de la famille Ballero et du marquis Manca de Villahermosa (des noms assez peu sardes « de souche »..., il paraît), le saint finit par arriver à Nora, porté sur les épaules des membres de la *Confraternita delle Cinque Piaghe* « des cinq blessures », comme on le voit à Pâques à Séville.

Et le Tibet, alors ? Senz'altro ! Come dire ? Pour en parler autrement que « de biais », comme dans cette lettre destinée à faire penser, il faudrait plus de place. Ce sera fait dans un article en préparation pour la revue Geopolitical Affairs / Outre-Terre. La grande question, posée aujourd'hui au monde entier, et pas seulement aux dirigeants chinois, est celle de la place que doivent occuper dans les organismes qui représentent l'intérêt général les diverses communautés, minorités et autres groupes sociaux structurés selon des modes divers. Chacun a le droit de vivre à sa guise, tant qu'il n'opprime personne. Mais aucun ne peut vivre sans voisins. Il faut trouver des accommodements. Par exemple : peut-on longtemps vivre hors de son temps ? Si oui, trois jours par an ne suffisent-ils pas ?

Cassandre